

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 29 (2000)  
Varia

Laurent Loty

## **Denis Diderot , Jacques le Fataliste et son maître**

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Laurent Loty, « Denis Diderot , Jacques le Fataliste et son maître », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index236.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index236.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Denis DIDEROT, *Jacques le Fataliste et son maître*, préface, notes et annexes par Pierre CHARTIER, L.G.F., Le Livre de Poche classique, 2000, 416 p. [8 ill.].

Les spécialistes de Diderot savent bien ce qu'il en est de la difficulté à éditer Diderot. Les lecteurs de *Jacques le Fataliste et son maître* connaissent sa profondeur, qui vaut bien celles de *Don Quichotte* ou du second *Faust* et, sur les questions du déterminisme ou de l'optimisme, certaines œuvres majeures de Hume, Kant ou Nietzsche. Un texte que le grand-père de Jacques aurait nettement préféré à la Bible, qu'il trouvait mal composée et truffée de redites (défaut d'auteur ou d'éditeur ?).

Désormais, lycéens, étudiants et lecteurs bénévoles découvriront *Jacques le Fataliste* dans l'édition de Pierre Chartier, sans conteste la meilleure, une édition de maître à la portée de tous les Jacques. La meilleure édition, de poche et peut-être tout format confondu. Ceci n'est pas une fable, et pour deux raisons. D'une part, Pierre Chartier utilise tous les acquis des recherches et éditions précédentes, en rendant les travaux les plus érudits à la fois accessibles et passionnants. D'autre part, il propose une lecture personnelle de *Jacques le Fataliste*, en quoi cette édition vaut aussi comme interprétation, invitation au dialogue, ce qui n'étonne guère de la part d'un lecteur-auteur en sympathie avec l'art diderotien de l'entretien, de la (dé)mystification, du rire et du désir de savoir, du jeu incessant entre lecture et écriture.

Autour du texte, une préface de 35 pages, quatre annexes de 36 pages, une chronologie et une bibliographie, sans compter un beau choix de huit illustrations des éditions de 1797 et 1884. Première raison, donc, d'apprécier cette édition : la reprise et la publication, dans un style à la fois très pédagogique et exceptionnellement alerte, des acquis les plus savants de la recherche.

Par son choix éditorial, Chartier incite tout lecteur à interpréter les effets de lecture induits par l'histoire complexe de la publication de ce texte<sup>1</sup>. Car il rend clairement lisible la publication de ce « roman-feuilleton » auprès de quelques

1. La version choisie est évidemment celle du manuscrit de Léningrad, déjà adoptée par l'édition critique de S. Lecointre et J. Le Galliot (Droz, 1976), P. Vernière (Imprimerie

princes européens dans la *Correspondance littéraire*, entre 1778 et 1780, les additions publiées en 1780, les suppressions de 20 lacunes restituées en 1786 (un quart du roman), et l'ensemble enfin imprimé en 1796, mais correctement édité depuis quelques dizaines d'années seulement. Il est rare qu'une édition de poche propose une lecture si aisée des différents états d'un texte, en livrant ainsi à tout public les acquis des travaux philologiques passés, notamment l'édition critique de S. Lecointre et J. Le Galliot, et celle de J. Proust<sup>2</sup>.

D'une très grande richesse, les notes en bas de page reprennent, et complètent si nécessaire, l'important travail des précurseurs, principalement les notes de J. Proust, et les notes et le lexique données par A.-M. et J. Chouillet dans la précédente édition en « Livre de Poche » que celle-ci remplace. C'est cette édition de 1983 qui fournit aussi la chronologie, ici enrichie.

Les quatre annexes font écho à la préface. La première, « Genèse et publication de *Jacques le Fataliste* », restitue le savoir des éditions critiques, « elles-mêmes tributaires des travaux de nombreux chercheurs ». Avec la préface, elle invite les lecteurs à décrypter le texte, à retrouver ou à construire le sens de l'histoire du texte. Le statut des livraisons mensuelles manuscrites est éclairé par le contexte culturel et politique. Leurs lacunes sont parlantes : suppression des passages les plus rabelaisiens, élimination des intrusions de la vie quotidienne de l'aubergiste-narratrice dans son récit de la vengeance de Mme de la Pommeraye (récit qui a été lu, traduit et adapté dans la version lacunaire, au profit du désir de croire aux fictions, aux dépens de la critique ironique du genre noble et de tout désir d'histoire d'amour). P. Chartier fait voir en quoi le jeu entre discontinuité et continuité dans le texte concerne à la fois la genèse du texte, sa publication et ses interprétations, prises entre impression de pot-pourri et sentiment d'une unité secrète, critique de la « rhapsodie » et perception d'une forte cohérence.

La seconde annexe, « Réception de *Jacques le Fataliste* : de la polémique la reconnaissance », restitue l'enquête de J. de Booy et A. Freer sur les journaux entre 1796 et 1800 et la découverte par P. Pellerin d'une adaptation théâtrale de 1798 malheureusement perdue<sup>3</sup> ; l'étude de R. Mortier sur la réception allemande au tournant du siècle ; le travail de J. Proust pour le XIX<sup>e</sup> siècle, riche en lectures polémiques et jugements péremptoires d'universitaires et de réactionnaires. Pour le XX<sup>e</sup> siècle, P. Chartier renvoie aux *Lectures de Diderot* (1974) de J. Proust et conclut qu'« alors que *Jacques* connaît le succès que l'on sait, Diderot, cet écrivain-philosophe, est encore pour une bonne part un auteur à découvrir ». Il me semble que la seule réception de *Jacques le Fataliste* depuis vingt-cinq ans est aussi un monde à parcourir, à pied ou à cheval, du côté des critiques ou des lecteurs, comme je l'ai par exemple tenté dans une étude publiée dans RDE. De même, il faudrait travailler davantage sur le très grand nombre de réécritures et adaptations de *Jacques*<sup>4</sup> (c'est peut-être l'unique « lacune » de la bibliographie qui n'évoque que trois célèbres réécritures).

nationale, 1978) et, en poche, par P. Vernière (GF, 1970), A.-M. et J. Chouillet (Livre de Poche, 1983), M.-T. Ligot (Presses Pocket, 1989).

2. L'édition de J. Proust (*Œuvres complètes*, t. XXIII, Hermann, 1981) a fait le choix intéressant du meilleur manuscrit de la *Correspondance*, comparé bien sûr aux autres manuscrits connus.

3. P. Pellerin, *Lectures et images de Diderot de l'Encyclopédie à la Révolution*, thèse de l'Université de Tours, 1998 ; « La place du théâtre de Diderot sous la Révolution », RDE, 27, 1999, pp. 89-103.

4. L. Loty, « Enquête sur la réception de *Jacques le fataliste et son maître* en 1988 : un éclairage statistique sur l'effet des lumières paradoxales », RDE, 5, 1988, pp. 126-151.

La troisième annexe, « Fatalisme », restitue mes travaux sur « une question parmi les plus explosives » du temps de Diderot, avant de réfléchir, en écho avec la préface, sur la vraie question que pose le texte, qui ne consiste pas à hésiter entre déterminisme et liberté (Jacques, Diderot et *Jacques* sont décidément déterministes) mais porte sur les conséquences morales et politiques, existentielles (sémiologiques et esthétiques aussi), du déterminisme qu'on nomme alors « fatalisme ».

Enfin, la dernière et judicieuse annexe, « Harmoniques », cite de nombreux textes de Diderot, principalement empruntés aux « Harmoniques » de la postface de J. Proust à son édition en Livre de Poche de 1972 et au florilège donné par B. Didier dans son commentaire de *Jacques* en Foliothèque (1998), incitations à découvrir d'autres œuvres, extraits portant sur le fatalisme, sur ses implications psychologiques et morales, que P. Chartier complète par des passages sur la cohérence des fous, la complicité de la vérité et du mensonge, la pantomime des gueux et de chacun.

Deuxième qualité de cet ouvrage : un nouvel éclairage du texte, puisque ce texte « engagé » engage tout lecteur et l'invite à faire des contes et des gloses et à en parler ensemble, dans la fatale gaîté de « notre claire "nuit" peuplée d'énigmes, réduits que nous sommes à des gestes suspendus, à nous-mêmes inintelligibles, esquissant nos gloses incertaines ».

La préface, après avoir introduit aux avatars de la pré-publication, met en place quelques jalons indispensables à la compréhension du texte, puis dresse des lignes de force interprétatives qui sont autant d'incitations au dialogue. L'auteur souligne d'abord le fait que ce texte est un « manuel de gai savoir ». La chose pourrait paraître secondaire. Elle me semble d'autant plus importante que Diderot déplace la joie spinoziste vers une philosophie de la gaîté autrement plus physique, et précède Nietzsche dans la valorisation d'une philosophie du rire (en proposant d'ailleurs une réflexion sur la croyance probablement *plus athée* encore) : et les dieux ont dû bien rire et relire *Jacques le Fataliste* en apprenant que l'on annonçait au XIX<sup>e</sup> siècle, quelque part en Allemagne, cet événement inédit qu'aurait été la mort de Dieu.

Toute lecture subtile de *Jacques* suppose un choix quant à la manière d'articuler les thèmes et les aspects formels que Diderot relie lui-même dans un Tout, et offre à la pluralité des lectures, puisqu'« il réunit sans ligoter, il rassemble sans étouffer » (il est de nombreuses formules de P. Chartier que je ferais bien miennes, si je ne risquais d'être accusé de plagiat, à moins que ce compte rendu ne soit antérieur à l'entretien de l'éditeur avec *Jacques le Fataliste*, ce que je ne crois pas). En virtuose de cette « marquerie de précision » repérée chez Diderot, P. Chartier procède à peu près ainsi : rappelant les nombreuses recherches sur la cohérence et l'unité du texte (« on voit l'intérêt et les excès possibles de tels efforts interprétatifs »), il préfère « une analyse plus ouverte à l'ironie philosophique [...], plus sensible aux ressources proprement littéraires » du texte. D'où l'évocation (avec un esprit de synthèse difficile à égaler) du fonctionnement de ce « roman-

Pour les seules adaptations théâtrales, Léna Garandel, au regard de la *Bibliographie de Diderot* de F.A. Spear et des archives de la SACD, dénombre 27 réécritures de *Jacques*, parfois représentées plusieurs fois, dont 7 dans les années 60 et 70, et 15 entre 1981 et 1995 : « *Jacques le Fataliste et son maître* » revisité par le théâtre contemporain. *Étude de quatre adaptations d'un dialogue philosophique et politique (1968-1988)*, mémoire de maîtrise, Université Rennes 2, 1999, 207 p. Au passage, on peut regretter que le superbe *Dictionnaire de Diderot* (Champion, 1999) ne consacre, sauf erreur, aucun article aux réécritures, textuelles, théâtrales ou cinématographiques.

entretien »<sup>5</sup>, du « dégradé énonciatif », des procédures de « délégation » de la parole et de la narration, et de représentation du « lecteur ». Peu à peu, on comprend que l'une des questions d'abord en suspens, et qui parcourt toute la préface de P. Chartier, est celle du statut de la « modernité » du texte. L'auteur analyse l'art diderotien de la mystification, et de la démythification de l'illusion romanesque et des lecteurs. Il passe à l'étude du fatalisme, complétée dans l'annexe. Jacques et son maître Diderot sont fatalistes, sans apathie ni désenchantement. Ils sont nos frères contemporains, témoignant des contradictions humaines, « accordés, pour les reconnaître et au besoin les combattre, aux angoisses, aux illusions et aux entêtements de notre siècle ». Suite de la préface rhapsodique et profondément *une* : invitation « une sorte de *sémiologie généralisée* » du « bégaiement social », le texte est d'abord représentation du lecteur et de son désir de roman, « *persiflage supérieur des Lumières* », mystification dont le lecteur « serait à la fois le complice, la dupe et le garant ». Or, si la modernité de *Jacques* est aujourd'hui unanimement célébrée, c'est sur fond de quiproquo. Si ce texte est moderne, « c'est comme exercice antithéologique classique, [...] contre-écriture de la Providence », l'apparente liberté de l'auteur n'étant que l'envers ironique du fatalisme.

D'où certains des paradoxes ultimes de P. Chartier, que je restituerai ainsi : la puissance philosophique de *Jacques* tient à son écriture littéraire, sa modernité à son inscription dans la tradition de Cervantès, à son regard critique sur le monde tel qu'il est et sur les mondes possibles de la fiction. Associant légèreté ironique et rigueur historique, P. Chartier joue sur un apparent anachronisme pour souligner, implicitement mais si clairement, en quoi cette modernité de *Jacques* s'écarte de cette pseudo-modernité qu'on appelle « post-modernité ». Expression qui est au paradoxe historique de P. Chartier ce que la croyance en la liberté du maître est au fatalisme joyeusement philosophique de Jacques.

Une question pour finir en ouvrant le dialogue, question tout à la fois adressée à *Jacques le Fataliste*, P. Chartier, à tous les maîtres et les Jacques que nous sommes, et à notre présent.

En ces temps modernes où l'on distingue ou même oppose *éthique* et *politique*, où l'on conjugue trop souvent *lucidité* et fatalisme, au sens moderne du terme, où certains écrivains modernes sont attirés par un véritable engagement, mais *purent* esthétique, comment interprétons-nous le lien entre esthétique, éthique et politique dans *Jacques le Fataliste et son maître* ? P. Chartier en fait un « texte "engagé" », entre autres raisons, parce qu'il engage ses lecteurs et met en cause « le réel ». Son unité est critique, et la maîtrise qu'il affirme, « discutée en termes de métaphysique, de morale et de poétique, se fait politique au niveau le plus haut : donc esthétique » (p. 39). L'évaluation de l'engagement du texte me paraît relever des conséquences qu'il tire et que nous tirons de la philosophie fataliste (paradoxal athéisme actif ou sage résignation), et des effets ambivalents de l'art de la mystification démythifiante (entre plaisir ludique et joyeux combat). « Déchiffrer les codes qui règlent notre vie, pour les comprendre ou les redresser,

5. Il faudrait un jour faire un sort à la sainte trilogie générique et anhistorique du roman, du théâtre et de la poésie (sans compter la distinction prétendument intemporelle entre littérature et philosophie, et j'en passe), et affirmer haut et fort, dans les manuels et concours d'enseignement par exemple, l'existence et l'histoire d'un grand nombre d'autres formes (d'ailleurs corrélées à d'autres contenus et effets), dont le « dialogue ». *Jacques le Fataliste et son maître* : d'abord un dialogue. Pour préciser, un dialogue fictif et philosophique intégrant des dialogues et des contes enchâssés.

voilà la tâche “philosophique” par excellence », commente P. Chartier. Mais de cette tâche « ardue, souvent dangereuse », à la fois grave et comique, des préjugés, « Qu’en penser, que faire ? – après en avoir ri, bien sûr, ce qui est le commencement de la sagesse ? ». Car, ajoute P. Chartier, « le *non-sens* pointe, non comme loi de ce monde (l’absurde généralisé), mais comme *limite à nos pouvoirs*, ou comme *révélation des limites de notre représentation*. L’exercice de ces limites ou à ces limites (le conte) est une forme de réponse et sans doute une manière de maîtrise, mais ironique, sans garantie » (pp. 389-390).

Il y a, me semble-t-il, encore à réfléchir et à débattre sur les ambivalences de l’engagement de *Jacques le Fataliste et son maître* : met-il joyeusement en cause, « mieux encore qu’ailleurs dans l’œuvre de Diderot, [...] les *autorités* (ici-bas et là-haut) », ou déplace-t-il en même temps la question de la *maîtrise*, de la politique vers l’éthique et l’esthétique ? (Et dans quelle mesure peut-on ou faut-il distinguer ces dimensions ?) Ou bien les analyses du fatalisme et de la mystification constituent-elles des prolégomènes à toute (éthico)-politique future, ce qui serait déjà plus éclairé que le projet de l’auteur de *Qu’est-ce que les lumières ?*, loin d’éclairer la diversité des lumières possibles.

Cette question, que je crois moderne, reprend et renouvelle le tiraillement de Diderot entre libertinage érudit et philosophie engagée, entre l’auteur d’un texte destiné aux grands, aux lecteurs-princes de la *Correspondance littéraire* et l’auteur du même (?) texte destiné à la postérité et au *grand* public. Mais à propos, à qui donc et à quoi une édition en poche de *Jacques* est-elle destinée ? Une seule certitude, qui achève la préface de P. Chartier : « La rencontre de *Jacques le Fataliste* et de son public ne fait que commencer ».

Laurent LOTY

DIDEROT, *Lettre sur les aveugles*, par Éliane MARTIN-HAAG, Paris, Ellipses, coll. « Texte et commentaire », 1999, 96 p.

Ce livre présente en première partie le texte de la *Lettre sur les aveugles*, dans une édition presque dépourvue de notes. Son intérêt est ailleurs, dans sa deuxième partie (p. 55-91) consacrée à un commentaire des principaux enjeux du texte, qui vient compléter les diverses analyses de la *Lettre sur les aveugles* proposées dans le n° 28 de *RDE*, de façon d’autant plus intéressante qu’E. Martin-Haag développe en plusieurs points une interprétation sensiblement différente. C’est la théorie de la sensation qui fait le fil direct de l’analyse d’E. Martin-Haag, qui privilégie plus particulièrement la confrontation explicite et implicite de Diderot et de Berkeley. La thèse qu’elle soutient est qu’on a tort d’affirmer que Diderot admet, à l’instar de Berkeley, la définition de la sensation comme signe qui ne ressemblerait pas à l’extériorité matérielle (Pour une interprétation différente, on pourra confronter l’analyse d’A. Charrak dans *RDE* 28, qui rappelle que cette assimilation est d’abord cartésienne avant d’être chez Berkeley puis Diderot et que Diderot ajoute la dimension essentielle de l’apprentissage). Après avoir rappelé les thèmes principaux de l’immatérialisme, l’auteur montre comment Diderot le combat, d’abord en restaurant l’idée d’extériorité et en refusant sa théorie de la sensation, puis en formulant une théorie de l’abstraction qui justifie l’hypothèse d’un sens commun par le dépassement d’un idéalisme où le savoir mathématique se dévoie. La figure de Saunderson prend alors une dimension essentielle : E. Martin-Haag y voit la figure d’une compréhension des limites d’une physique purement mathématique et de la nécessité d’un retour au canon d’Épicure, qui restaure un